

ROLL

d'emblée sans affinité



DIDIER VERT

Didier Vert

Roll

D'emblée sans affinité

© Didier Vert, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8076-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Sandrine,

Chapitre 1 : La tuile

Ce que je peux le détester parfois, ce job ! Mais qu'est-ce qu'il m'a pris de me lancer dans cette entreprise. Mais c'est nul ! Je supporte ça depuis plus de vingt ans. Avec ces patients toujours un pet de travers, exigeants, capricieux, égocentriques : et "pourquoi vous faites comme ça ?" et "est-ce possible de modifier mon rendez-vous de demain ?" et "j'ai oublié mon carnet de chèques". Et j'en passe, et des pires.

Le bouquet est que j'ai refusé de m'associer, alors que j'en avais l'occasion, avec des confrères qui me le proposaient complaisamment. Mais quelle bêtise ! C'est tellement plus pratique. Tant pour l'espace que pour l'organisation des soins.

Moi, je turbine dans un petit deux-pièces très laid.

Pas moderne pour un sou. Il a juste l'avantage de se trouver à huit cents mètres de mon domicile, dans un petit immeuble un peu défraîchi.

Et puis c'est dur physiquement, c'est même épuisant, quand on veut travailler sérieusement. Vivement le mois d'août !

J'ai décidé de fermer quatre semaines consécutives cette année. J'en ai besoin.

Je me sens grincheux ces temps-ci. J'ai bien fait de ne prévoir aucune visite aujourd'hui. Je vais pouvoir décompresser.

J'ai quitté ma maison de la route des Choseaux à Sevrier, trop tôt héritée de mes parents, et me rends tranquillement à pied vers le port, en cette belle matinée ensoleillée de fin de printemps.

Il est 10h30, je me sens étonnamment serein, apaisé. J'ai en tête tous les détails de mon escapade : parvenu au McDonald's, je traverserai la départementale, puis la voie verte à hauteur des tennis pour rejoindre le Bistrot du Port. J'irai m'asseoir face à l'eau scintillante du lac d'Annecy et

commanderai un café. Je surveillerai l'évolution des palmipèdes, les cygnes, les canards, zigzaguant au milieu des nénuphars. Je guetterai les allées et venues des embarcations évoluant sur l'eau : des pêcheurs, des amateurs de voile ou des pratiquants de ski nautique. J'ai toujours le projet de faire l'acquisition d'un rafirot pas trop rapide, avec une petite cabine pour m'abriter des intempéries et y loger mon casse-croûte. Puis je prendrai le chemin de la plage et méditerai sur l'usure du temps, en observant sur la voie verte les sportifs à pied ou à vélo, croisant à vive allure, les piétons moins alertes, au pas nonchalant. Je déjeunerai paresseusement au restaurant Côté Plage. Installé sur la terrasse, je contemplerai de ce nouveau point de vue la Tournette encore partiellement recouverte de neige, veillant avec autorité, de par sa haute stature, sur cette immense étendue d'eau. Je prolongerai mon périple par une courte sieste sur la pelouse de la plage municipale attenante.

Lorsque je quitterai ce cadre enchanteur, j'aurai sans doute retrouvé ma fraîcheur et mon équilibre.

Arrivé à hauteur du MacDo, je me sens brutalement faible, comme victime d'un malaise. Je cesse de marcher et appuie mon bras contre un poteau électrique. Je respire désormais plus intensément et offre mon visage à la légère brise matinale. Qu'ai-je avalé de travers ? Me suis-je intoxiqué ? Comme si j'avais trop bu d'alcool. J'ai pourtant dormi normalement la nuit dernière. J'ai pris mon petit déjeuner quotidien : jus d'orange, thé citronné, deux tartines beurrées. Rien d'inhabituel. Hier soir, deux spritz, des pâtes à la vodka, une salade, un fruit, une infusion. Rien de spécial, quoi. Les spritz font-ils effet tardivement ? Je me sens de plus en plus mal. Je me suis assis sur le trottoir. J'ai une envie irrésistible de m'allonger. Je finis par me coucher.

— Ça va ?

Un piéton vient de s'arrêter à ma hauteur, interloqué par ce corps inerte, étendu sur le sol, les yeux clos. Je soulève mes paupières et découvre à contre-jour le visage d'un quinquagénaire, soulagé de me découvrir en vie. Je tente de le rassurer. Il faut qu'il me laisse tranquille. Même si c'est la première fois que je suis victime de ce type d'indisposition, je suis convaincu que dans un moment j'irai mieux.

— Oui, ça va, je vous remercie. J'ai juste eu un coup de pompe. Ça va aller,

merci.

Sans un mot, pas complètement convaincu, le type reprend sa route.

Je ne change pas de position. Je suis bien comme je suis installé. Je réalise que je ne vois pas très nettement, que ça tourne même. C'est probablement l'effet des spritz. Je ne boirai plus jamais de cette boisson infâme. Je vais m'assoupir un moment, je suis sûr que dans un moment, j'aurai récupéré.

Je suis réveillé par le klaxon deux tons des pompiers, dont le véhicule, gyrophare allumé, s'arrête à ma hauteur. Je me redresse aussitôt et tente de me mettre sur mes jambes pour les rassurer sur mon sort. Je m'agrippe une nouvelle fois au poteau électrique, puis je me rassieds. Mes jambes ne me portent plus. Là, je pense que c'est grave.

— Bonjour Monsieur ! Qu'est-ce qui vous arrive ? m'interpelle un soldat du feu.

— Je crois que je ne vais pas bien du tout. J'ai été victime d'un malaise ici, il y a bien une demi-heure. Je ne me tiens plus sur mes jambes.

— Restez allongé. On va prendre votre tension. C'est fréquent, ce type de malaise chez vous ?

— Non, jamais.

— Avez-vous mal à la tête, au cœur ?

— Non, nulle part.

— Etes-vous fatigué en ce moment ? Vous faites quoi comme boulot ?

— Je suis kiné à mon compte. Oui, en ce moment, je suis un peu surmené.

— On va vous emmener au service des urgences. Ne bougez pas.

En deux temps, trois mouvements, je suis allongé sur un brancard, soulevé et déposé à l'arrière de l'estafette rouge. Évidemment, le pin-pon fonctionne bruyamment jusqu'à l'hôpital. Je reste totalement éveillé durant tout le trajet et tente d'imaginer, selon l'inclinaison du véhicule, quel endroit précis nous traversons. Constatant mon état conscient, le pompier assis à mes côtés recueille quelques informations sur mon état civil.

— Puis-je connaître votre identité et votre adresse ?

— Oui, je me nomme Chappuis Edmond. Je suis né le 19 janvier 1974 à Annecy. Je suis domicilié 240, route des Choseaux à Sevrier 74320.

— Qui doit-on prévenir en cas d'accident ?

— Ma femme, Madame Chappuis Rollande, avec deux L, au 0608153120. Elle exploite le restaurant chez Luttoz, rue de la Gare à Annecy.

— OK, c'est noté.

Retirant mon smartphone de la poche de ma veste, je décide de la prévenir. Mince, elle est sur répondeur.

— Ma chérie, j'ai eu un moment de moins bien. Par précaution, on me conduit à l'hôpital. Ne te fais pas de soucis, je te tiens au courant. Je t'embrasse. Je t'aime.

Le véhicule s'est désormais immobilisé. Le klaxon s'est tu. Je suis extrait de l'habitacle et déposé sur un lit médical à roulettes. Je suis conduit dans une pièce individuelle, où je suis questionné par un neurologue sur mes sensations, mes antécédents médicaux. Non, je n'ai pas de problème cardiaque et ne suis donc porteur d'un stimulateur cardiaque. Non, je ne suis pas diabétique. Non, je ne suis pas épileptique. Non, je ne prends pas de médicaments. Non, je ne suis pas fumeur et ne consomme pas de stupéfiant. Il m'informe que j'ai probablement été victime d'un petit AVC. Je crois comprendre que je vais être soumis à un scanner puis une IRM. Je dois patienter un petit moment. J'ai dit à l'infirmière que j'avais envie de vomir et plus encore un besoin pressant d'uriner. Il m'est apporté un objet en plastique qu'elle appelle urinal. C'est la première fois que je vois un tel récipient. Non, ça ne m'inspire pas du tout. Je tente désespérément de me soulager. En vain. Ustensile inutile pour moi en station horizontale. Je réclame l'autorisation de me lever pour parvenir à mes fins. Refusée. Je dois insister. Non, c'est impossible, j'ai beau y mettre toute ma bonne volonté. C'est décidé, profitant de l'absence du personnel médical, je vais me mettre debout. Voilà. Je laisse mes fesses appuyées sur le lit, car mes jambes sont trop fragiles pour me supporter. Ah oui, je suis vraiment mal en point. Eh ben voilà, c'est plus facile comme ça ! Ça y est, je l'ai fait mon pipi ! Hou là, j'ai la tête qui tourne. Je n'y vois plus rien. Je n'ai plus d'appui. Je sens que je m'écroule au sol.

J'ai perdu connaissance quelques minutes. J'ai été réinstallé sur mon lit et

désormais il y a du monde autour de moi qui s'active. Je suis devenu le patient prioritaire. J'entends parler d'AVC évolutif. Serait-ce plus grave que le diagnostic initial ? Je ne désespère pas de mon état, mais j'ai besoin de garder les yeux fermés. Je subis plusieurs examens successifs, puis suis conduit dans un grand dortoir sombre, où les malades sont séparés les uns des autres par des rideaux clairs. C'est un peu bruyant, mais ce n'est pas gênant. J'ai vomi dans un sachet plastique fourni par l'infirmière. Elle m'a informé que j'allais être dirigé en soins intensifs dans le service neurologique de l'hôpital. Je garde les yeux clos, mais je ne suis pas inquiet.

Il ne fait presque plus jour lorsque je suis réveillé par Aude, c'est ainsi que l'infirmière de permanence cette nuit se présente. Je la vois double. C'est plus que désagréable, c'est ennuyeux. Cet état est-il définitif ? Je ne m'affole pas. Suis-je fataliste ou optimiste ? Les deux probablement.

Je suis installé dans une grande chambre que j'occupe seul. Des électrodes disposées sur ma poitrine sont reliées à un monitoring qui stationne à mes côtés. Aude est pleine d'attentions à mon égard et je réalise combien son job réclame investissement et don de soi. Tout sourire, elle me prend la tension. Je suis soumis à des exercices de motricité des quatre membres, auxquels je semble répondre convenablement. Enfin, j'ai droit au questionnaire pour évaluer ma santé mentale. L'ensemble de ces opérations consiste à détecter ou prévenir ces fameux troubles cognitifs tant redoutés après un AVC. Elles seront répétées à six reprises, chaque vingt-quatre heures durant mon séjour à l'hôpital.

— Pouvez-vous me dire votre nom et prénom ?

— Oui, bien sûr, je suis Chappuis Edmond.

— Quelle main tient mon stylo ?

— Votre main droite ?

— Et là ?

— Votre main gauche évidemment.

— Quel mois de l'année sommes-nous ?

— Hum, mai ?

— Presque, juin !

— Ah !

— Quelle année sommes-nous ?

— Heu, 2017 !

— non !

— 2018 alors.

— Non, nous sommes en 2019.

— 2019 ? Non, ce n'est pas possible. Vous êtes sûre ?

— Quel grand évènement récent s'est produit cette année ?

— Macron est élu président !

— C'était en 2017. Cette année, en 2019, il y a eu l'incendie à Notre-Dame de Paris.

— Ah, je ne savais pas.

— Avez-vous entendu parler du décès d'Aznavor et celui de Johnny Hallyday ces deux dernières années ?

— Merde ! Ils sont vraiment morts ? Oh, putain, j'ai oublié ! Mais alors, j'ai quel âge ? 1974-2019, 45 ans ?

— Vous avez quelques troubles de la mémoire. C'est fréquent après un AVC. Ne vous en faites pas, ça va revenir.

Aude me souhaite bonne nuit, me laissant dans un état de consternation absolu. Je crois que j'ai perdu la tête. C'est très préoccupant.

J'ai encore ce foutu urinal à ma disposition. Cette fois-ci, je ne vais rien demander à personne, je vais me lever prudemment et faire mes besoins tranquillement. Je me débranche provisoirement pour me saisir du récipient maudit. Il faut vraiment que je me tienne au pied du monitor car j'ai les jambes toutes molles. Allez, ça vient.

La porte s'ouvre brutalement.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'exclame Aude. Quand vous débranchez les électrodes, ça sonne dans la pièce des infirmières.